

L'événement



Les élèves de CM2 partiront en vacances cet été avec les « Fables » de La Fontaine illustrées par Joann Sfar.

Les partiels, en première et terminale, ne risquent-ils pas d'étaler le bachotage et de compliquer l'organisation des lycées ?

L'objectif n'est pas d'accroître la lourdeur du baccalauréat actuel. Nous allons donc mettre en place des épreuves courtes qui seront programmées durant l'année scolaire, en laissant des marges d'organisation aux établissements. En 2021, les élèves de seconde et de première auront cours jusqu'à la fin juin.

Travailler à l'amélioration du niveau d'ensemble est souhaitable, mais cela n'implique-t-il pas de renforcer la sélection après le bac ?

La situation actuelle est médiocre. Il faut donc améliorer le niveau général et en même temps cultiver la diversité des excellences, dans l'enseignement général mais aussi technologique et professionnel.

Comment éviter que la voie professionnelle apparaisse comme un choix par défaut ?

Le lycée professionnel, avec ses 700.000 élèves, est ma deuxième priorité après l'école primaire. Je présenterai le 28 mai une réforme,

« Il est temps de créer de véritables "Harvard professionnels" »

cohérente avec celle de l'apprentissage préparée par Muriel Pénicaud, pour valoriser l'enseignement professionnel. Nous voulons développer, en lien avec les Régions, de grands campus consacrés aux thèmes d'avenir : la révolution numérique, la transition écologique, les savoir-faire à la française... Il est temps de créer de véritables « Harvard professionnels ».

Vous êtes aussi le ministre des professeurs. Comment améliorer leurs conditions de travail ?

Le professeur doit retrouver son prestige au cœur de la société française. C'est pourquoi je demande à tous de les respecter. Il reste à réformer leur formation, la gestion des ressources humaines ou les relations parents-école. La formation doit puiser au meilleur de la recherche internationale. Les formateurs doivent être majoritairement encore devant une classe. Il faudra aussi faire évoluer la place du concours, prérecruter davantage, et soigner les débuts de carrière. C'est essentiel pour le bien-être des enseignants, et indirectement des élèves. Puis il faut une gestion des

ressources humaines au plus près du terrain. Nous l'expérimentons cette année en Normandie et en Haute-Garonne, et allons ouvrir des négociations en ce sens avec les organisations syndicales. Vous voyez, il nous reste du grain à moudre !

Une expression qui fait songer à *Le Travailleur et ses enfants*. Distribuez-vous de nouveau des fables aux élèves ?

Nous avons distribué l'an passé 150.000 *Fables* de La Fontaine dans trois académies. C'était un coup d'essai. Cette année, nous les donnerons aux 800.000 élèves de CM2 avant les grandes vacances. Joann Sfar a généreusement accepté de les illustrer; cela fera date ! J'entends déjà les critiques : « *La Fontaine, c'est du vieux français, les enfants sont dépassés !* » Mais j'ai constaté l'inverse. Quand j'ai lu *Le Travailleur et ses enfants* dans un quartier défavorisé de Tourcoing, les CM2 ont tout compris. La leçon de cela, c'est que les élèves adorent découvrir : on n'est jamais trop ambitieux pour eux.

Le président de la République avait annoncé qu'il évaluerait les ministres chaque année. Avez-vous réussi l'examen ?

Je parle régulièrement avec le Président et le Premier ministre. Nous sommes conscients que les Français attendent beaucoup de nous, que leur exigence est légitime; et nous partageons les grands objectifs, dont nous mesurons au fur et à mesure le degré d'accomplissement. Il y a donc bien une évaluation, mais elle n'a rien de formel. Disons que cela relève du contrôle continu !

Vous semblez toujours déterminé et solide sur vos convictions. Que vous inspirent les propos de Nicolas Hulot, qui semble souvent se demander quelle est son utilité en tant que ministre ?

J'y vois le signe d'une grande humanité, et aussi de la diversité de nos approches. Dans ce gouvernement, nous sommes nombreux à ne pas être issus du monde politique. Si nous sommes là, c'est que nous voulons contribuer à faire avancer les choses dans les domaines que nous connaissons. Confronter nos passions au réel n'est pas toujours facile, c'est parfois frustrant. Il est normal qu'on se pose des questions, ça ne signifie pas qu'on est prêt à abandonner. Pour ce que je vois de Nicolas Hulot – avec qui je travaille en direct sur certains sujets –, je ne doute pas de sa motivation ni de son implication. Et je l'aime beaucoup ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-LAURE BARRET, HERVÉ GATTEGNO ET MARIE QUENET

La classe témoin du programme Blanquer

REPORTAGE À Bagneux (Hauts-de-Seine), une institutrice applique déjà les recommandations du ministre de l'Éducation



Le CP d'Élisabeth Spiering, à l'école Albert-Petit de Bagneux (Hauts-de-Seine).

« *Les enfants, on va préparer la dictée !* » Tous sortent déjà leur cahier jaune. Dans la classe d'Élisabeth Spiering, chaque matin, c'est le même rituel. À l'école Albert-Petit de Bagneux (Hauts-de-Seine), la journée des 25 élèves de CP2 débute ainsi. Si les recommandations du ministre de l'Éducation en matière de lecture, d'écriture et de calcul ont hérisé de nombreux enseignants, ce n'est pas le cas de cette institutrice : « *Dictée et calcul mental quotidiens, leçon de grammaire, les quatre opérations dès le CP... Je fais du Blanquer depuis dix ans !* »

Pour l'apprentissage de la lecture, par exemple, le débat a beau rester sensible, cette maîtresse – douze ans de CP à son actif – a tranché pour le b.a.-ba : « *Il faut donner aux enfants les moyens de déchiffrer.* » Ce jeudi, les élèves révisent donc le son « oin » dans leur manuel « *100 % syllabique* ». L'un annonce encore un peu, l'autre bute sur « embonpoint », mais tous savent lire.

Le décodage ne se « réduit pas à une répétition ennuyeuse »

Pour Élisabeth Spiering, c'est l'occasion d'enrichir le vocabulaire : « *Conjoint, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous vous souvenez : la syllabe "con" signifie "avec"...* » Mais aussi de chercher dans le dictionnaire : « *Sainfoin. Oh, c'est génial ! Cela*

signifie un foin qui est saint, bon pour la santé ! » Ou de mimer, faucille en main, l'action de faucher. Car dans la pièce, ornée de cartes anciennes, s'entasse un saisissant bric-à-brac : un renard empaillé (« *pour leur expliquer la couleur roux* »), un squelette en plastique baptisé Oscar (« *pour apprendre les parties du corps* »)... « *Dire que certains réduisent le décodage à une répétition ennuyeuse !* », soupire-t-elle. À chaque lecture, elle incite les CP à se projeter : « *Où sommes-nous les enfants ? Dans la forêt. C'est agréable, non ? Et que sent-on ?* »

Cette quadra en jean et talons hauts aime également citer nos racines grecques. Dans le couloir, les petits ont dessiné des esquifs légendés « Apollon éclaire les Argonautes ». Avant la cantine, ils écoutent un nouvel épisode d'*Ulysse*, et plissent les yeux, la main en visière, quand la maîtresse les invite à imiter Pénélope scrutant l'horizon. « *J'adore la mythologie, sourit Esteban, 7 ans. Mon histoire préférée, c'est le Minotaure !* »

Mais il faut aussi apprendre à compter. Séance de calcul mental. Youssef, Robin, Mayana, Hodari et leurs camarades brandissent leurs ardoises. L'enseignante annonce une addition, frappe dans ses mains, puis chacun lève sa réponse. Pour d'autres exer-

cices, elle conseille de s'aider des bouliers. Les réflexions du réseau SLECC (Savoir lire, écrire, compter, calculer), cité en exemple dans le rapport Torossian-Villani consacré aux maths, guident sa démarche : « *L'idée est de partir du concret en manipulant des objets, puis de passer à une représentation dessinée afin d'arriver aux symboles.* »

« Ma fille a su lire dès le mois de décembre »

Comme le recommande le « professeur » Blanquer, Élisabeth Spiering sensibilise déjà les CP aux quatre opérations. Ce jour-là, la classe doit résoudre ce problème : « *Seize enfants se partagent en quatre équipes. Combien y a-t-il d'enfants par équipe ?* » Trois dessins sont proposés : « *Lequel raconte notre histoire ?* », questionne la maîtresse. Pas facile... « *On ne*

OPÉRATIONS

« *Dictée et calcul mental quotidiens, leçon de grammaire, les quatre opérations dès le CP... Je fais du Blanquer depuis dix ans !* », dit Élisabeth Spiering

« Un ministre au double langage »

« **DEPUIS UN AN,** Je a n-Michel Blanquer parle de l'école de la confiance. Un joli slogan, mais que signifie-t-il ? Où est la confiance envers les enseignants quand il laisse entendre qu'ils utilisent la méthode globale, ne font ni dictée ni calcul mental, et compare leur liberté pédagogique à l'anarchie ? Quand il leur propose une méthode universelle dont la recherche (laquelle ?) aurait vanté les mérites ? Tous les enseignants de ce pays savent combien la maîtrise de la lecture est un élément essentiel de la réussite scolaire mais aussi un facteur d'intégration et de réussite personnelle. Le ministre semble aussi oublier que tout ne se joue pas seulement au CP,



FRANCETTE POPINEAU
SECRETARIE GÉNÉRALE DU SNUIPP-FSU,
SYNDICAT MAJORITAIRE
DES PROFESSEURS DES ÉCOLES

c'est un apprentissage continu qui va de la maternelle au collège. Si, bien évidemment, il faut travailler le code – ce que font tous les enseignants –, il faut également soigner la compréhension des textes, car cette difficulté est pointée par les évaluations internationales. Le ministre hypnotise l'opinion publique mais ne s'attaque pas aux multiples obstacles que les élèves rencontrent dans leurs apprentissages. Ce n'est pas respectueux de faire croire qu'une bonne méthode, un bon manuel suffiraient, et de laisser ainsi retomber la responsabilité de l'échec sur le seul enseignant ou sur l'élève. Oui, les professeurs réclament une formation pour améliorer leurs

L'école selon Blanquer



Examens à distance, mode d'emploi

SYSTÈME D Les universités bloquées ont recours à ce moyen pas toujours maîtrisé

Après les occupations de fac, place au blocage des examens. « *Quatre ou cinq universités – sur 75 – ont encore des difficultés à faire passer des examens en présentiel* », estimait avant-hier Gilles Roussel, le président de la Conférence des présidents d'université (CPU), en citant Nanterre, Lyon 2, Rennes 2, Paris 8 ou Montpellier 3. Alors comment éviter, selon la formule d'Emmanuel Macron, des « *diplômes en chocolat* » ?

À Rennes 2, la présidence a annoncé que les examens sur table du 23 au 28 mai seraient « *remplacés par des épreuves en ligne aux mêmes dates et horaires* ». À Paris 8, un partiel de psychologie devient un « *devoir maison* ». À Paris 10-Nanterre, le président, Jean-François Balaudé, se veut rassurant : « *Nous utilisons les outils numériques dont nous nous servons habituellement pour l'enseignement à distance* ». Plusieurs modalités coexistent, d'abord des oraux, via la plateforme numérique Moodle de l'université. L'étudiant se connecte avec un identifiant et peut dialoguer avec l'enseignant. Deuxième possibilité : des devoirs en ligne. Là aussi, le candidat se connecte, s'identifie et se voit communiquer un sujet. Il a un temps limité pour le traiter, la session s'interrompt à la fin du délai. Les étudiants en humanités ont ainsi planché deux heures, avant-hier, sur les épreuves de grec ancien.

« Nous utilisons le logiciel antiplagiat Compilatio »

Troisième cas : des QCM en ligne. Là encore, il faut s'identifier et répondre dans un temps limité. « *Nous y avons recours pour les épreuves du tronc commun des L1, de culture générale, décrit M. Balaudé. Nous avons fait appel à un prestataire extérieur car nous n'étions pas certains que notre plateforme supporterait plusieurs milliers de connexions* ! »

Enfin, pour la philosophie ou les lettres, les épreuves peuvent se dérouler à domicile. Dans ce cas, les enseignants donnent un sujet de réflexion et le candidat dispose de 24, 48 ou 72 heures pour le traiter et le déposer en ligne. « *Nous utilisons ensuite le logiciel antiplagiat Compilatio pour nous assurer que le devoir n'est pas un simple copier-coller* », dit le président.

Mais pour des épreuves à distance, sans risque qu'un oncle avocat remplace l'étudiant en droit derrière son écran, il faudra attendre. À Caen, l'université propose déjà des épreuves en ligne dans les conditions des devoirs sur table : le candidat se connecte à un site et se retrouve en visuel avec un surveillant. Il montre sa pièce d'identité à une caméra, la pièce où il se trouve à 360 degrés, puis rédige son devoir. ● **M.Q.**

Le grand soir de Parcoursup

JOUR J À partir de mardi, les terminales vont recevoir les premières réponses à leurs vœux d'orientation, un premier test pour le nouveau système

Mardi, 18 heures : des centaines de milliers de lycéens et leurs parents auront sans doute l'œil rivé sur leur portable. Ce jour-là, la nouvelle plateforme d'entrée dans les études supérieures, Parcoursup, délivrera ses premières réponses aux 810.000 candidats qui ont formulé des vœux d'orientation. Ce n'est que « *le début d'un processus* », prévient-on au ministère de l'Enseignement supérieur. « *Un saut dans le vide* », répliquent les opposants à la réforme de l'accès à l'université.

Une chose est sûre : le nouveau système n'a rien à voir avec son prédécesseur, APB. D'abord, les élèves n'avaient plus à hiérarchiser leurs vœux. Ils obtiendront donc une réponse pour chaque formation demandée : « *oui* », « *non* » ou « *en attente* » dans les filières sélectives, « *oui* », « *en attente* » ou « *oui si* » (avec un accompagnement) dans les autres. Puis les réponses ne tomberont plus par vagues successives. Chaque candidat pourra recevoir de nouvelles propositions, chaque matin avant les cours, sur son dossier personnel Parcoursup ou sur une appli (s'il l'a téléchargée).

Comment éviter qu'il y ait des « naufragés »

Après, il faudra choisir. Dès qu'un lycéen recevra plusieurs

« *oui* », il ne devra en garder qu'un – « *On ne peut pas être assis sur plusieurs chaises à la fois* », compare-t-on au ministère – et confirmer ses vœux en attente (s'il souhaite les conserver). Tout cela dans un délai d'une semaine (jusqu'au 25 juin, moins par la suite) afin de libérer des places pour les autres candidats.

Mardi soir, un grand nombre de jeunes risquent de ne recevoir que des réponses « *en attente* ». Mais pas de panique : « *Des vœux en attente peuvent se transformer très vite en "oui" définitifs*, assure Gilles Roussel, le président de la Conférence des présidents d'université (CPU). *Il faudra savoir prendre son temps et ne pas penser tout de suite à se réorienter.* »

« On estime que plus de 250.000 lycéens seront en attente »

Le Snesup-FSU

Les listes d'attente et le rang de chaque candidat, communiqué pour la première fois, seront réactualisés tous les jours.

Le ministère se veut rassurant : selon lui, deux tiers des inscrits devraient avoir au moins une proposition à la veille du bac, trois quarts après. Et pour éviter qu'il y ait des « naufragés » de

Parcoursup, des commissions académiques seront chargées, dès mardi, d'accompagner les candidats qui n'ont demandé que des filières sélectives et ont été refusés partout.

Même les proviseurs sont dans l'expectative

Pour autant, tout le monde n'est pas rassuré. « *Beaucoup de lycéens risquent de ne pas avoir de réponses satisfaisantes*, estime-t-on à la FCPE, la fédération des parents d'élèves. *Car le vrai problème, c'est surtout le manque de places, qui conduit à trier les candidats !* » La situation inquiète aussi le Snes-FSU, syndicat majoritaire chez les enseignants du second degré : « *Si un élève reçoit plusieurs "oui", il devra faire un choix dans la semaine. Il faudra qu'il pense à la fois au bac et à arbitrer entre les formations proposées. Une charge mentale supplémentaire !* »

Même les proviseurs, plutôt favorables à la réforme, semblent dans l'expectative : « *À quelle vitesse les élèves vont-ils réagir ?*, s'interroge ainsi le SNPDEN, leur principal syndicat. *La procrastination est une tendance très marquée chez les lycéens.* » Côté université, les contestataires révent déjà de nouvelles recrues : « *On estime que, mardi, plus de 250.000 lycéens seront en attente*, indique le Snesup-FSU, syndicat majoritaire du supérieur. *Les mécontents pourront manifester avec nous les 22 et 26 mai.* » Pas de doute : les premières réponses de Parcoursup seront observées à la loupe. ● **M.Q.**

s'attend pas à ce qu'ils maîtrisent la technique opératoire en fin de CP, assure-t-elle. On veut juste qu'ils comprennent que la division correspond à un partage. »

La journée est dense. Les enfants fatiguent ? L'enseignante propose un temps de relaxation. Certains ratent un exercice ? Elle dédramatise : « *Ce n'est pas grave, tu vas arranger cela.* » Et les élèves en difficulté, ne risquent-ils pas d'être un peu perdus ? Sa réponse fuse : « *Quand le menu est riche, tout le monde a plus de chance d'être bien nourri.* » La fable qu'elle leur apprend ce jour-là le dit clairement : « *Souvenez-vous que dans la vie, sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.* »

À 16 h 30, la cloche retentit. La classe sort en chantant Dame Tartin : « *On révise le vocabulaire de pâtisserie !* », glisse Elisabeth Spiering. Dehors, les parents semblent conquis : « *Ma fille a su lire dès le mois de décembre. Et son écriture est plus jolie que celle de sa sœur, scolarisée en cinquième !* », se félicite la maman d'Assia. « *Pour les quatre opérations, nous étions un peu surpris, confie une autre. Mais quand je vois la manière dont c'est amené, je trouve que c'est super.* » Une troisième croise les doigts : « *J'espère que mes deux autres enfants seront avec elle !* » ●

MARIE QUENET

pratiques, mais s'ils peuvent beaucoup, ils ne peuvent pas tout. Dans les écoles, nous manquons de personnels spécialisés, de professionnel du social, de la santé. Il faudrait aussi abaisser les effectifs partout (nous sommes très au-dessus des pays d'égalité économique), s'intéresser à la diversité des élèves, la mixité sociale... Plutôt que souffler le chaud et le froid, en saluant le travail des enseignants pour mieux les remettre au pas, commençons par un salaire à la hauteur de l'exigence de ce métier pour lequel on peine de plus en plus à recruter. Pour l'instant, l'école de la confiance, c'est un ministre au double langage, qui dit « *faites-moi confiance !* » mais qui avance seul. » ●

MES IMPÔTS PEUVENT BAISSER, MAIS PAS MA GÉNÉROSITÉ.

DÉCLARATION 2018 : FAITES UN DON A LA FONDATION DE FRANCE

Que vous soyez assujéti à l'impôt sur la fortune immobilière (IFI) ou à l'impôt sur le revenu, vous pouvez toujours le transformer en don pour la cause qui vous tient à cœur : recherche médicale, aide à l'enfance ou aux personnes âgées, lutte contre la précarité, accès à la culture, environnement...

Découvrez comment bénéficier de 75% de réduction de votre IFI ou 66% de votre IR en contactant un de nos conseillers au 01 44 21 87 87, ou sur ifi.fondationdefrance.org

Fondation de France

La Fondation de toutes les causes

Lire

INTERVIEW

CONTE Le Prix Nobel de littérature revient avec un roman sur deux femmes qui se sauvent l'une l'autre dans la ville de Séoul, en Corée du Sud

De passage à Paris, dans un café à deux pas de chez lui, il évoque la ville de Séoul, la politique d'Emmanuel Macron, la condition des femmes. Son œuvre est peuplée de personnages féminins. Dans *Bitna, sous le ciel de Séoul*, J.M.G. Le Clézio raconte comment deux femmes faibles deviennent plus fortes ensemble. L'étudiante désargentée, Bitna, invente des histoires contre de l'argent, pour soulager la femme malade, Salomé. Un conte envoûtant sur l'évasion.

L'histoire de *Bitna, sous le ciel de Séoul* se déroule en Corée, où vous avez séjourné.

Durant mon séjour en Corée, j'ai accepté un poste de professeur invité dans une université de filles. Vladimir Nabokov fut professeur associé de littérature à l'université Cornell aux États-Unis et j'ai eu ainsi l'impression de marcher sur ses pas. Je suis nomade. Je n'imagine pas m'astreindre à rester longtemps au même endroit. Je peux écrire dans n'importe quel lieu du monde. Le nomadisme est une éducation. Nous appartenons, ma femme et moi, à des tribus nomades. Nous voyageons, mais nous restons attachés, l'un et l'autre, à nos passés mythiques. Elle et le Sahara, moi et la Bretagne. Ma patrie est la littérature. Je reste sensible, partout où je vais, à la langue des écrivains. Je me déplace, à chaque fois, avec des livres. Ils sont mes repères. Je n'ai pas besoin d'entendre parler français, comme Michel Butor, à qui le son de la langue française manquait à l'étranger, car je l'entends en lisant les auteurs français.

Pourquoi décrivez-vous Séoul comme une ville où personne ne rencontre personne ?

Séoul est une ville immense. Elle s'étend sur toute la vallée de la rivière Han. On franchit des montagnes et, de l'autre côté, on est encore à Séoul. On prend le métro durant une heure et demie et, au bout de la ligne, on est encore à Séoul. Les étrangers sont souvent choqués par la laideur de Séoul. Je lui trouve, au contraire, une beauté romantique car j'ai toujours aimé les beautés cassées. Séoul est le fruit de la guerre et de la modernité. On se rend dans un quartier et puis, deux mois après, un bâtiment a été détruit et deux autres construits. Séoul bouge, s'ouvre, se referme. La fixité m'angoisse. À Nice, seule la mer bouge.

***Bitna, sous le ciel de Séoul* raconte une rencontre entre deux femmes. Il s'agit d'une relation de dépendance entre Bitna, une étudiante coréenne, et Salomé, une malade**



J.M.G.
Le Clézio

PHOTO PHILIPPE MATSAS/LEEMAGE

« J'ai pris l'habitude d'être en dehors du troupeau »

incurable. Leurs rencontres durent un an. Bitna conte des histoires à Salomé afin de retarder le moment de la mort. Elle lui apporte le goût de la vie et le bruit de la ville. L'étudiante peut se mettre à détester la malade à cause de sa cruauté. Bitna ressent en Salomé des envies de possession, de manipulation, de prédation. Mais Bitna découvre, à la mort de Salomé, son amour pour elle. On peut se tromper sur ses sentiments et c'est pourquoi les sentiments sont si intéressants. Séoul est une ville dure et angulaire, mais ses habitants sont des sentimentaux. Les sentiments sont, pour eux, ce qu'il y a de plus important dans l'existence. On trouve même en Corée des sentiments qui n'ont pas cours, qui n'ont plus cours en Europe. Il existe un mot coréen dont la traduction n'existe pas en français. Le « *cheong* » est un sentiment extrêmement puissant de compassion, de sympathie, de possession. Il infuse les relations au sein d'une famille. On peut se détester au sein d'une même famille, mais il ne faut jamais détruire le « *cheong* », car alors plus rien n'unit ses membres.

Comment expliquez-vous que les

années ne vous déportent pas à droite, comme il est courant ?

Je suis à la fois français et mauricien. L'île Maurice est une nation pauvre. La population est en apparence aimable et douce, mais elle est victime d'énormes disparités. Le petit déjeuner que le touriste avale dans l'hôtel représente un mois de salaire de la personne qui le sert. Trente pour cent de la

« On peut se tromper sur ses sentiments et c'est pourquoi les sentiments sont si intéressants »

population féminine ne sait ni lire ni écrire, y compris la femme qui vous sert votre petit déjeuner dans l'hôtel. Je viens de là. Je vis avec la conscience des disparités et la nécessité de ne pas me retrancher derrière la sécurité de mon univers

français, où existent tant de parapets de protection. Mon père, mauricien, une fois à Nice, devait faire tamponner sa carte de séjour tous les six mois. Mon passé mauricien et mon père font que je n'oublie pas la précarité de l'existence. Les loins ne sont pas toujours une aide. Je sais qu'on peut facilement passer d'un bord à l'autre.

Quelle est la part d'invention dans votre roman ?

Je n'ai rien inventé dans *Bitna, sous le ciel de Séoul*. Monsieur Cho et ses pigeons ou la chanteuse qui a mis fin à ses jours existent réellement. Je n'ai rien inventé, mais j'ai tout reconstruit. Je suis incapable d'écrire sur moi-même. Je me sers de ce que l'autre me raconte pour m'alimenter moi-même. La ville de Séoul est à la fois réelle et imaginaire. Mes livres sont un mélange de mensonge et de vérité.

Salomé est atteinte d'une maladie incurable. Ses parents se sont suicidés, mais elle ne choisit pas elle-même le suicide.

Je n'ai aucune opinion générale sur la question du suicide et si la question se posait à moi un jour,

je n'ai aucune idée de la manière dont j'y répondrais. Mais on ne peut en aucun cas condamner les gens qui mettent fin à leurs jours et ceux qui les aident à mettre fin à leurs jours. On n'est pas dans le domaine du choix car quelque chose s'impose alors de manière irrépressible. On ne choisit pas de naître et je pense qu'on ne choisit pas non plus de mourir. Dès que j'ai eu conscience de la vie, j'ai eu conscience de la mort dans cette capacité que l'on a à mettre fin à ses jours. Mes parents avaient hérité d'un Chris Reeve Mbandi. J'étais enfant et j'appuyais la pointe du long couteau sur mon cœur jusqu'à sentir la lame vibrer et mon cœur s'emballer. C'était un jeu d'enfant, mais il me faisait sentir combien il faut peu de chose pour passer de la vie à la mort. Salomé ne choisit pas le suicide. Avez-vous déjà assisté à la mort d'un oiseau ? Les animaux ne veulent pas mourir. Quand la vie s'échappe d'eux, ils se battent jusqu'au bout pour la retenir.

Bitna a le don d'inventer des histoires et, par là, elle détient un pouvoir sur Salomé.

Les écrivains ont-ils un pouvoir ?

Le livre n'est pas en rapport

Lire

Les beaux yeux tristes de Camille Claudel

Question logique et terrible : « Comment une telle femme a-t-elle pu enfanter deux artistes si exceptionnels ? » Autrement dit, comment Louise-Athénaïse Claudel, « cette mère corsetée jusqu'au cou, le visage fermé », a-t-elle pu donner le jour à Paul Claudel et à Camille Claudel, l'un grand écrivain, l'autre grand sculpteur ? Qu'une femme aussi obtuse, insensible, rigide, enfermée dans ses dogmes, ses peurs et son confort moral soit la mère de deux artistes dont la liberté créative, l'un avec des mots, l'autre avec du marbre, du plâtre ou du bronze, continue de nous éblouir, cela relève du miracle.



BERNARD PIVOT
de l'académie Goncourt

Les Causeuses, L'Âge mûr, La Vague, etc. -, scruté les photos, puisé dans sa propre sensibilité pour comprendre comment et pourquoi l'existence de cette femme douée pour le rêve et la beauté a tourné au « cauchemar » (elle-même emploie ce

mot après vingt-deux ans d'enfermement). Colette Fellous réussit à se glisser dans le personnage et à partager, croirait-on, ses tourments, ses élans, ses vertiges, ses tremblements, ses chutes. Un travail littéraire très impressionnant.

C'est Camille qui a rompu avec son pygmalion, son maître, son

« Colette Fellous réussit à se glisser dans le personnage et à partager ses tourments, ses élans, ses vertiges... »

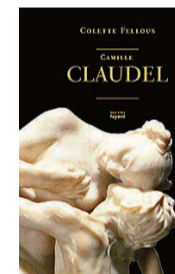
amant, son bon et son mauvais génie, Auguste Rodin. Ils se sont beaucoup aimés. Il avait été très vite attiré par son éblouissante jeunesse, « ses yeux surtout, si bleus, si tristes, si beaux ». Il a réussi à en capter le mystère dans des sculptures et des dessins. Colette Fellous revient plusieurs fois sur la fascination qu'exerçait le regard de Camille, ce qui fait d'autant plus regretter au lecteur l'absence dans le livre de photos et de portraits.

Leur liaison était secrète, mais qui l'ignorait quand elle accompagnait Rodin chez Mallarmé, où elle rencontrait Oscar Wilde, Claude Debussy, Henri de Régnier ? Qui ne savait que Camille Claudel était l'élève la plus douée de Rodin et la plus intimement liée au géant homme ? Ils ont beaucoup sculpté et créé ensemble. Sur du plâtre, de l'onyx, du marbre,

du bronze, oui, bien sûr. Mais pas en chair et en os. Enceinte de Rodin, le seul homme de sa vie, elle est détruite par un avortement forcé. Il refuse de l'épouser. Elle se sait à jamais seule, sans pourtant imaginer que sa solitude sera bien pire que celle d'une amante qui pour le moment saccage et détruit ses œuvres.

Quand l'esprit de Camille commence-t-il à dérailler ? Lorsqu'il devient difficile dans ses lettres de distinguer ce qui relève de l'humour et du sarcasme d'un délire verbal. Elle écrit à Rodin d'admirables commentaires sur sa statue controversée de Balzac, puis sa plume glisse dans des récits paranoïaques. Mais, en 1932 - elle est enfermée depuis dix-neuf ans -, lorsqu'elle écrit une lettre poignante à Paul, pour lui dire que sa sœur est en prison, qu'elle est traitée comme une « pestiférée », qu'elle doit se cacher pour lui écrire, ne jouit-elle pas de toutes ses facultés ? « Tu me dis Dieu a pitié des affligés, Dieu est bon, etc. etc. Parlons-en de ton Dieu qui laisse pourrir une innocente au fond d'un asile. »

Cela va conforter Paul Claudel dans son idée que Camille est « possédée » et qu'elle relève de l'exorcisme. De quatre ans son aînée, elle a été sa grande sœur très aimée, confidents l'un de l'autre. Maintenant, elle lui fait peur. Il n'a pas le courage de s'opposer au terrible oukase de leur mère et la bonté de chercher dans les yeux et les mots de Camille des raisons de continuer à la voir, à l'écouter et à l'aimer. ●



CAMILLE CLAUDEL
COLETTE FELLOUS,
FAYARD, 240 P., 18 €.

Une certaine idée de la République

CARTOGRAPHIE Danielle Sallenave, fille d'instituteurs, revient dans l'Ouest, sa région natale, pour s'interroger sur la France d'aujourd'hui, la laïcité et l'identité

De la vallée de la Loire, célébrée par Aragon comme l'« un des plus beaux paysages du monde », le voyageur connaît les châteaux et les vignes, paisibles décors de carte postale, mais ignore souvent le passé de luttes et de révoltes, que suggère la fin de la citation du poète, « où souffle vers la mer le vent républicain ». Théâtre de la guerre de Vendée et de la chouannerie, l'Anjou a vu naître sur les ruines encore fumantes de la Révolution française les fondements d'un idéal républicain, en même temps qu'une contre-offensive religieuse et politique dont les stigmates ont marqué l'enfance de l'auteure et imprègnent aujourd'hui encore la société angevine.

Née en 1940 de parents instituteurs, Danièle Sallenave perçoit très jeune la frontière invisible

séparant l'éducation républicaine qu'elle reçoit à l'école publique du village de l'éducation dispensée par l'Église dans les classes sociales aisées, réminiscences de luttes anciennes à l'origine d'un ordre social figé, que les luttes ouvrières adossées à l'industrialisation du pays ont encore renforcé au XIX^e siècle. Confrontée adulte à la réalité de la guerre d'Algérie et de la répression des mouvements indépendantistes, elle questionne à l'aune de ces violences cet idéal républicain dont elle se sent l'héritière, et au nom duquel la France s'est constitué un empire colonial.

Des antagonismes exacerbés *L'Églantine et le Muguet* est le résultat de ce questionnement. Récit de voyage tant géographique que temporel dans le « fatal triangle » délimité au sud par Cholet, à l'est par Trélazé, l'une des capitales de l'anarchisme français, et au nord par le très conservateur Segréen, cette remarquable cartographie, élaborée à partir de récits de famille, d'ex-

plorations in situ ou numériques et de l'appréhension sensible des origines, dessine les contours d'une terre d'antagonismes exacerbés, véritable concentré de l'histoire de France.

Si le récit témoigne d'un fort attachement au territoire en question, la raison d'être de cet ouvrage ne relève pas de la nostalgie mais d'un constat : le regain identitaire et nationaliste comme réponse aux défis auxquels la République française est actuellement confrontée, et dont l'Ouest angevin est le reflet. Dédié à tous les « églantinards » qui se sont révoltés contre l'injustice de l'ordre établi et ont conquis leurs droits à la sueur de leur front, *L'Églantine et le Muguet* remporte son pari de « charger de vie la mémoire historique » et mêle aux destinées personnelles le souffle du collectif dans ce qu'il peut avoir de plus vil mais également de plus noble. ●

LAËTITIA FAVRO

L'Églantine et le Muguet, Danièle Sallenave, Gallimard, 544 p., 22,50 €.

immédiat avec la vie. Il reste un interstice entre le livre et la vie, comme si nous n'étions pas dans la même temporalité. Cette distance est précieuse. Elle doit permettre une réflexion et peut même, parfois, amener une réponse.

Dans Bitna, sous le ciel de Séoul, des femmes sont la proie des hommes. Quel regard portez-vous sur la prise de parole des femmes contre le harcèlement sexuel ?

Je pense que c'est l'un des grands combats à mener partout dans le monde. Les hommes ont une longue tradition de prédation dans leurs rapports aux femmes, mais je suis persuadé que ce n'est pas une fatalité. L'anthropologue lituanienne Marija Gimbutas a écrit *La Civilisation de la déesse*. Elle y analyse une société euro-

« Mon passé, mes origines bretonnes et mauriciennes, m'incitent à privilégier le partage »

péenne primitive de type matriarcal qui, à la différence de la culture patriarcale de l'âge du bronze, favorise le pacifisme. Cette société vouée au culte de la féminité, qui n'est pas forcément la maternité, bannissait toutes les guerres. Les hommes y étaient les égaux des femmes. Les travaux de Marija Gimbutas, pourtant soutenus par des preuves matérielles, ont été contestés par des universitaires, mais ils montrent que les femmes ont réussi par le passé, dans certains coins du monde, à obtenir ce qu'elles veulent aujourd'hui.

Vous avez tonné, dans une tribune dans L'Obs de janvier 2018, contre la politique d'Emmanuel Macron à l'égard des migrants. La jugez-vous trop dure ?

Je ne suis pas un opposant à Emmanuel Macron et j'ai été choqué par la couverture de *L'Obs* le représentant derrière des fils barbelés. Je voulais exprimer mon opinion sur la question des migrants, sans être un porte-parole. Je reste scandalisé par la manière dont sont appliquées les directives du ministre de l'Intérieur. Il préconise de la fermeté mais, sur le terrain, on est au-delà de la fermeté. On continue à infliger de mauvais traitements à des gens sans défense. Fermer ou ouvrir les frontières reste une question, mais une fois que les gens sont en France, il est inacceptable de mal les traiter. Je suis en faveur de l'ouverture des frontières. Suis-je trop idéaliste ? Partout dans le monde,

nous nous laissons trop dominer par la peur. Il faut rappeler que Barack Obama n'a pas été un président angélique. C'est sous son règne qu'il y a eu le plus d'expulsions d'immigrés clandestins. Je suis reconnaissant à Emmanuel Macron de nous avoir débarrassés, à la présidentielle, de Marine Le Pen, mais il devrait davantage tenir compte des défavorisés. Je ne suis pas déçu par Emmanuel Macron, dans son rôle de président, mais il reste beaucoup de choses à corriger. Améliorez-vous, monsieur Macron !

Emmanuel Macron a parlé des « faux bons sentiments » des intellectuels envers les migrants.

J'ai l'habitude d'être renvoyé à la naïveté car je suis traité de naïf depuis l'enfance. J'ai été élevé dans une bulle mauricienne et, à Nice, il me semblait naturel d'apporter de la nourriture aux clochards alors que mes camarades de classe leur jetaient des cailloux. Je défendais aussi la liberté des colonies et j'ai donc pris l'habitude d'être en dehors du troupeau. Je ne suis pas naïf. Je vois simplement les choses différemment. Je préfère les artistes aux politiques. Mais je ne fuis pas la polémique et je tiens bon. Mon passé familial, mes origines bretonnes et mauriciennes, m'incitent à privilégier le partage. Donc, s'il le faut, je réécrirai une tribune contre les mauvais traitements infligés aux migrants.

Vous êtes-vous déjà dit, comme le personnage de Bitna : « Je suis seul, je suis libre, ma vie va commencer » ?

J'avais 20 ans en 1960. J'étais à Londres et j'ai appelé ma mère. Elle m'a dit : la France est en train de tenter de régler la question algérienne. J'étais à Londres pour ne pas participer à la guerre d'Algérie. Je ne voulais pas être recruté par l'armée et aller me battre contre les Algériens. Je pensais que je n'allais plus pouvoir rentrer en France. Un ancien professeur m'a, plus tard, traité de lâche parce que je refusais de combattre des gens qui ne m'avaient rien fait. Quand les accords d'Évian ont été signés, en 1962, je me suis enfin senti seul, libre avec la vie devant moi. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-LAURE DELORME



BITNA, SOUS LE CIEL DE SÉOUL
J.M.G. LE CLÉZIO,
STOCK, 220 P., 18,50 €.